

# Pratique d'injection dans l'espace festif alternatif

Thématique Approfondie  
Tendances Récentes et Nouvelles  
Drogues (TREND)

---

◆ Juin 2008 ◆

---



# Pratiques d'injection dans l'espace festif alternatif.

---

**Tendances Récentes et Nouvelles Drogues (TREND)  
Natacha Baboulène**

**Juin 2008**

Thématique approfondie établie par Graphiti CIRDD Midi-Pyrénées dans le cadre du dispositif TREND (Tendance Récentes et Nouvelles Drogues) de l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies.

Graphiti CIRDD Midi-Pyrénées  
Hôpital La Grave  
Palce Lange TSA 60033  
31059 Toulouse Cedex 9  
Tel : 0561777858  
Site : [www.graphiti-cirddmp.org](http://www.graphiti-cirddmp.org)

Observatoire français des drogues et des  
toxicomanies  
3, avenue du Stade de France  
93218 Saint-Denis La Plaine Cedex  
Tel : 0141627716  
Site : [www.ofdt.fr](http://www.ofdt.fr)

## Table des matières

<b>Introduction .....</b>	<b>4</b>
<b>État des lieux .....</b>	<b>4</b>
Description de l'espace festif « alternatif » en 2007 sur le site.....	4
La vision des acteurs de la RdR sur le phénomène de l'injection .....	6
Le discours des « Fondateurs » sur la pratique de l'injection .....	7
<b>Critères de la population injectrice et non-injectrice en milieu festif « alternatif ».....</b>	<b>9</b>
Critère du milieu fréquenté.....	9
Critère de l'affiliation à la culture de la free party .....	10
Critère générationnel.....	11
<b>Description de l'injection en milieu festif.....</b>	<b>11</b>
Les produits consommés .....	12
Les motivations dans le choix de pratiquer l'injection .....	13
Contextes de mise à l'écart de la pratique de l'injection .....	13
Espaces de la pratique de l'injection.....	14
<b>Représentation de l'injection chez les injecteur et les non injecteurs .....</b>	<b>15</b>
Perception de l'injection et réactions face au phénomène .....	15
Facteurs de protection et de vulnérabilité .....	16
<b>Conclusion.....</b>	<b>21</b>

## **Introduction**

L'ensemble des acteurs de la réduction des risques et des dommages dans l'espace festif « alternatif », et notamment les intervenants en teknival, s'accordent à dire que les pratiques d'injection, longtemps rejetées par la mouvance alternative, étiquetées comme étant des pratiques de toxicomanes de rue, sont depuis quelques années plus prégnantes, ou du moins plus visibles au sein de cet espace festif. Longtemps cantonnée aux observations réalisées en milieu urbain (hormis quelques cas recensés<sup>1</sup> dans certains milieux festifs), la pratique de l'injection se rencontrerait plus fréquemment lors de rassemblements festifs « alternatifs ». Les tendances récentes signalées par le rapport de TREND de 2007 concernent surtout les jeunes générations et montrent que l'injection touche désormais des milieux qui auparavant, étaient moins susceptibles de pratiquer cette modalité de consommation<sup>2</sup>.

Cependant, la pratique de l'injection reste encore une modalité minoritaire dans l'ensemble de la population présente au sein des espaces festifs alternatifs. Le phénomène est plus visible certes, mais est-ce la conséquence d'une réelle augmentation de la pratique ou bien de sa plus grande divulgation ? Rappelons qu'il y a quelques années à peine, la pratique de l'injection était niée par les acteurs du milieu festif alternatif alors qu'elle existait déjà. Et parmi les injecteurs, peu d'entre eux auraient accepté de témoigner même anonymement ; la parole est à présent plus facile. S'il y a nouveauté, elle porte en tout cas sur le fait que la pratique de l'injection tend à être une modalité de consommation que les acteurs du milieu électronique underground assument, bien qu'elle soit stigmatisée. Et s'il n'y a peut-être pas d'augmentation vraiment conséquente du phénomène, il est évident qu'un processus de normalisation est en cours.

À partir des éléments recueillis depuis 2000, des outils TREND traditionnels (groupes focaux, entretiens, ethnographies...), d'un groupe focal avec les acteurs de la réduction des risques lors du teknival de Pamiers en septembre 2007 et de 10 entretiens avec des injecteurs et des non injecteurs de cet espace, cette thématique veut approfondir l'ensemble des constats relevés par le dispositif TREND local et national.

## **État des lieux**

### **Description de l'espace festif « alternatif » en 2007 sur le site**

L'espace festif alternatif sur le site de Toulouse n'a pas connu de réels grands changements au cours de l'année 2007. Son paysage reste dans la continuité des années précédentes en correspondant à un même panel de soirées qui se définissent toujours selon la catégorisation du lieu, du type de musique électronique et de la population concernée.

Tout d'abord, la « free », fête gratuite de type « sauvage » qui se déroule en extérieur dans les alentours de Toulouse en pleine nature ou bien dans des lieux désaffectés type usine. L'organisation des free est dans une nouvelle phase après une restructuration autour de 2004-05 et le rythme des événements est presque le même que celui de 2001<sup>3</sup>. Il s'agit le plus

---

<sup>1</sup> C.f. Reynaud, 2003, *Les nouveaux usages d'héroïne*, Rapport Ofdt.

<sup>2</sup> *Phénomènes émergents liés aux drogues sur le site de Toulouse*, Rapport Ofdt Septembre 2007, p. 52.

<sup>3</sup> Voir les rapports TREND *Phénomènes émergents liés aux drogues* de 2001 à 2005 qui retracent les principales évolutions du mouvement des free parties. Voir aussi Guillaume Sudérie, *Spécificités des stratégies de prévention...* op.cit., p.10. Les amendements de Mariani/Vaillant en 2001 ont déstabilisé le mouvement et

souvent de fêtes de petite envergure, moins de 250 personnes (350 à présent depuis la dernière réglementation) pour éviter aux organisateurs de déclarer la soirée à la préfecture. Ces free se caractérisent par une prépondérance du son Hardcore-Hardteck et une population jeune de moins de 25 ans, avec une présence non négligeable de Satellites. Il n'y a pas forcément de flyers, l'information circule de bouche à oreille dans un cercle plus ou moins restreint. Ce manque de visibilité explique une présence aléatoire de la RdR même si Médecins du Monde arrive maintenant à travailler dans ce type de soirées depuis 2007. En été surtout, des free pouvant rassembler un plus grand nombre de personnes, sont organisées aux environs de la frontière espagnole dans les Pyrénées. Les générations se mélangent, les styles de musique électronique sont plus variés et le brassage de la population plus important.

Les soirées privées concernent surtout un réseau relativement restreint d'« anciens » Fondateurs<sup>4</sup> qui ont la trentaine aujourd'hui. Cependant, on n'est pas dans l'underground absolu car ces soirées ne sont pas aussi confidentielles que ses acteurs l'affirment. Musicalement, elles mélangent différents styles de musique électronique voire même y importent d'autres comme du reggae-raggae, du punk ou du rock. Le problème de la légalité est contourné par l'aspect privatif du lieu où se déroule la fête : qu'il soit en extérieur ou en intérieur, l'espace est prêté voire loué aux organisateurs quand il ne leur appartient pas. Les acteurs ont conscience du risque lié aux consommations de drogues.

Le teknival peut être de type free mais le plus souvent, il est organisé en collaboration avec les pouvoirs publics. L'événement est médiatisé et la présence de la RdR, systématique. Le teknival est un rassemblement de divers tribes<sup>5</sup> d'où la diversité des styles de musique électronique même si on retrouve parfois, la même prépondérance du son Hardcore. Le public y est plus varié que dans les frees ; teufers et clubbers se côtoient voire même des « touristes » que sont ces personnes qui, habitant non loin du site, viennent y passer une soirée par curiosité.

La rave est un événement payant organisé dans des établissements fermés, le plus souvent boîte de nuit. L'information est largement diffusée grâce à un service de communication efficace. Le lieu et la médiatisation favorisent une mixité de la population mais dont les sous-groupes se répartissent selon les styles de musique mixés dans les différentes salles qui correspondent en schématisant, au Hardcore, à la Drum, la Transe et la House-Electro. La non gratuité de l'événement exclut les Satellites<sup>6</sup> qui peuvent être cependant présents sur le

---

favorisé l'organisation des raves dans les établissements privés. A partir de 2004, le mouvement se réorganise avec des fêtes dans la montagne noire ou l'Ariège. D'autre part, la réglementation s'assouplit au début de 2006 : les organisateurs sont tenus de déclarer la soirée à la préfecture non plus à partir de 250 personnes mais de 350. Ainsi, les changements législatifs et le renouvellement générationnel ont redynamisé le mouvement.

<sup>4</sup> « *Les Fondateurs se caractérisent par leur implication dans l'organisation des soirées, au centre de la culture de la musique électronique, lzur permettant de perdurer dans le temps. L'identité de groupe est ici valorisée avec une forte revendication d'un type de musique quel que soit le courant. Ce sont des nomades ou des sédentaires en quête d'affiliation alternative. (...) Les Fondateurs constituent le noyau dur du mouvement et sont des modèles identificatoires pour les publics plus périphériques de la mouvance « Techno ». (...) Autrement dit, ils se revendiquent et sont vécus comme les garants de l'esprit de la culture importée d'Angleterre.* » dans Guillaume Suderie, *Spécificités des stratégies de prévention et des modalités de prise en charge sanitaire des usagers issus de l'espace festif*, Rapport 2005, pp.11-12.

<sup>5</sup> Une tribu réunit les organisateurs de la fête tant au niveau de la musique et de l'installation du matériel que de la décoration, de la gestion du bar, etc. La tribu est un groupe de personnes aux frontières mouvantes, qui s'affilie à un genre musical électronique particulier.

<sup>6</sup> « *Les satellites sont engagés à des degrés divers dans des problématiques de précarité et d'errance. Si l'errance se caractérise par une marginalité revendiquée, soulignons que le mythe du traveller est générateur*

parking. La RdR n'est pas systématiquement présente et lorsque c'est le cas, on note une faible demande concernant l'injection. L'absence des Satellites en est une raison évidente. Mais le contexte propre à la boîte de nuit joue aussi un rôle. Le contrôle social est en effet plus important que dans une free : la présence de videurs ou de cameras dissuade, mais surtout l'espace étant avant tout collectif, il n'y a pas de lieux spécifique à l'injection, puisqu'il est impossible de se retirer dans un endroit calme.

Enfin, en ce qui concerne les squats, les fêtes qui y sont organisées sont moins nombreuses qu'auparavant puisque ces lieux sont fermés les uns après les autres. Grosso modo, on retrouve une population proche de celles des teufers.

### **La vision des acteurs de la RdR sur le phénomène de l'injection**

L'injection était une pratique invisible aux yeux des acteurs de la RdR. Rappelons que c'est à la fin des années 90 qu'apparaissent les premiers acteurs de la RdR dans les free parties<sup>7</sup>. L'initiative était issue de personnes appartenant au milieu festif alternatif. Ainsi, la perception des risques se concevait selon les représentations et les pratiques de consommation les plus consensuelles dans le milieu festif alternatif, à savoir, la prise d'ecstasy et de LSD et le rejet de la cocaïne ou de l'héroïne. Seuls certains risques étaient donc pris en compte, et ceux liés à d'autres produits ou à des consommations différentes avaient tendance à être évincés comme ce fut le cas pour l'injection. La RdR dite « communautaire » a pris conscience de cette pratique aux environs de 2004, à l'époque où elle s'est rapprochée des dispositifs de prévention urbain.

La première alerte cependant, s'est faite lors du teknival de Fleurac en 2001 où pour la première fois, les structures de la RdR présentes ont observé beaucoup de jeunes, voire même des très jeunes (15-18 ans) qui venaient chercher des kits d'injection dans les différents stands. En ce qui concerne la Haute-Garonne, un même phénomène a été constaté en 2005 au teknival de Revel. Aujourd'hui, les acteurs de la RdR sont directement confrontés au problème de l'injection qui, est en voie de devenir un sujet prioritaire aux yeux des différentes structures où des pôles de mission s'organisent peu à peu. L'inquiétude à l'égard des risques inhérents à la modalité de l'injection grandit avec la situation de mise à l'écart de l'injecteur qui créant, une « situation de solitaire » augmente la prise de risque.

La tendance observée par les acteurs de la RdR sur les personnes qui viennent chercher du matériel d'injection, est une forte présence de jeunes (15-25 ans) et d'« errants » issus du milieu urbain. Ils constatent en outre, un plus grand nombre de primo consommateurs dans les événements de type teknival que dans les petites free.

---

*des modes de vie nomades de ce groupe, parfois en voie de désaffiliation. Si pour certains, le nomadisme relatif dans les faits se construit dans une identification à la culture « Techno » et structure un mode de vie précaire, pour d'autres, faire la fête dans l'espace festif « Techno » s'établit dans un parcours d'errance à un moment donné sans réelle affiliation alternative. Autrement dit, soit le mode de vie nomade se précarise au fil du temps, soit [l'errance fait traverser l'espace festif « Techno »]. Lorsqu'on parle de porosité entre espace festif et espace urbain, c'est à ce stade qu'elle s'exerce.» Cette population est familière de la RdR puisqu'elle est souvent en contact avec les structures et dispositifs de l'espace urbain. dans Guillaume Suderie, *Spécificités des stratégies...op.cit.*, pp. 13-14.*

<sup>7</sup> En Midi-Pyrénées, les dispositifs de la RdR « communautaire » ont aboutit en 2000 à la création de Techno+ Sud-Ouest. « Tout d'abord sous le parrainage de Techno+Paris, cette structure prendra son autonomie dès 2001 dans un réseau national émergent de la RdR spécifique au milieu festif « Techno ». Ses objectifs veulent Réduire les Risques liés à l'usage des drogues dans les soirées « rave », les événements festifs et les « teknivals », mais aussi favoriser l'accès aux modes d'expression de la culture Techno, tout en créant une synergie entre culture Techno et réduction des risques.» dans Guillaume Suderie, *Spécificités des stratégies...op.cit.*, pp.5-6.

Le teknival de Pamiers en Ariège de septembre 2007 en est un exemple. La mission rave de MDM, la Croix Rouge, la mission Aides en Haute Garonne et Midi Pyrénées et un centre de soin et de réduction des risques local étaient présents sur les lieux. Bien que l'événement se soit caractérisé par son peu d'affluence, au maximum 7 000 personnes au plus fort des trois jours sur les 25 000 attendus, c'est 700 kits qui ont été distribués et récupérés, soit parce qu'ils ont été rapportés au stand par son utilisateur, soit retrouvés ensuite lors du nettoyage du site. Selon les dispositifs sanitaires locaux interrogés lors d'une rencontre du groupe focal du teknival organisée dans les locaux de Graphiti CIRDD Midi-Pyrénées, l'importance de cette distribution de kits est à mettre en relation avec la population issue des milieux urbains injecteurs du département. L'Ariège en effet, attire une population inscrite dans des modes de vie alternatives, qui est vulnérable à la prise de risque liée aux consommations de drogues et en particulier à l'injection<sup>8</sup>.

Au final, on peut s'interroger sur les raisons de l'augmentation du matériel d'injection distribué : est-ce directement le résultat d'une évolution conséquente des injecteurs, ou bien est-elle due à un plus grand nombre de personnes qui se saisissent du dispositif de la RdR sur les sites festifs ? Car, si la pratique de l'injection est moins taboue au sein du milieu festif alternatif, la démarche de venir demander des kits auprès d'acteurs de la RdR est rendue plus facile.

La distribution de Steribox® ou de Strifiltre® est précédée d'une discussion avec la personne pour connaître la nature du produit qu'elle souhaite s'injecter, sa provenance si possible, sa motivation pour cette modalité là, si c'est une primo consommation ou si elle en a l'habitude, la manière dont elle s'y prend pour s'injecter, etc. L'importance est d'ouvrir le dialogue pour cerner la situation exacte du cas d'injection auquel l'acteur est confronté pour pouvoir au mieux adapter la prévention. L'acte de distribution est donc différent si l'injecteur est un « vieux » qui a l'habitude de cette pratique ou si, c'est un jeune expérimentateur car leur prise de risque ne va pas être du même ordre. Ainsi, la discussion est souvent plus longue avec des « nouveaux » dans la pratique. Enfin, parce que la distribution se fait « *de main en main* », certains bénévoles revendiquent « *un devoir de réserve* » dans les cas où les risques courus sont jugés trop dangereux comme par exemple le choix du produit à s'injecter.

Depuis environ deux ans, certaines structures de la RdR, plus souvent présentes dans les soirées de type illégales, ont constaté que les rapports avec les personnes y sont différents et que cela facilite leur travail de prévention et de réduction des risques. Ainsi, un acteur de la mission rave de Médecins du Monde remarque : « *On a un côté plus intimiste, et de transmission de savoir aussi qui est beaucoup plus facile que si c'était en teuf légale, où les gens arrivent et se défoncent complètement, et repartent comme ils sont venus.* »

Car il y a toujours un risque que la mission de prévention se réduise à une simple prestation de service comme le laisse entendre l'anecdote d'une teufeuse sur plusieurs cas d'injections opportunistes en free party qu'elle a pu observer. Comme ses amis n'avaient pas prévu de s'injecter, personne n'avait de matériel : certains sont allés demander « *de camions en camions* » « *t'as pas ceci, t'as pas cela ?* », « *de taper à toutes les portes* », tandis que d'autres, « *les plus responsables* » sont allés en chercher sur un stand de la RdR.

## **Le discours des « Fondateurs » sur la pratique de l'injection**

Les « Fondateurs » se caractérisent par leur implication dans l'organisation des soirées et revendiquent un esprit underground contestataire qui exclut d'emblée l'injection. Insérés

---

<sup>8</sup> Rapport 2005, L'Ariège et l'Aude apparaissent comme les deux foyers principaux de la fête alternative au sein de la région Midi Pyrénées.

socialement, nomades ou sédentaires, ils expérimentent des modes de vie autres que celui proposé par la société.

Des revendications culturelles et politiques sous-tendent l'organisation des soirées. Un jeune organisateur de 25 ans, surtout actif dans les squats, nous fait part de sa volonté « *d'ouvrir des espaces pour vivre ensemble, de se rencontrer différemment, d'avoir des rapports non marchands et faire tomber plein de structures sociales qui nous pourrissent la vie le reste du temps* ». Les principes d'autogestion et de gratuité permis par un système de dons s'accompagnent d'une volonté d'organiser des « *fêtes propres* ».

C'est ainsi qu'ont émergé les premières structures de prévention dans les free, à l'initiative de personnes impliquées dans ce mouvement. Et sans aller jusqu'à organiser de la RdR, certains organisateurs sont soucieux des risques éventuels liés à la consommation de drogues. « *Je sais que quand on organise des soirées, le petit matin où il y a des mecs qui s'endorment un peu partout, ça c'est quand même le moment où il faut faire un tour, s'assurer que tout le monde va bien, voir... C'est souvent là qu'on se rend compte, la nuit on voit rien.* » Cette attention aux risques peut prendre des formes humoristiques : « *On faisait appel à l'intelligence des gens, avec des slogans fous comme « il est interdit de faire des overdoses dans les toilettes », pour juste essayer de faire passer le minimum.* » L'idée étant de responsabiliser les individus sur leur consommation.

Depuis environ deux ans, les organisateurs de free font plus appel aux acteurs de la RdR mais certains refusent la présence de kits d'injection sur les stands. Ils se justifient en affirmant l'inexistence du phénomène dans les soirées qu'ils organisent, où ce sont des gens qui viennent faire la fête et non un lieu pour toxicomanes. L'injection est en effet spontanément associée à la figure du toxicomane qui cristallise les aspects négatifs de l'usage de drogues : désocialisation et « déchéance » physique et psychologique. La définition de la toxicomanie donnée par les Fondateurs est finalement conforme à l'idée que s'en fait la société : elle concerne l'imaginaire du « junkie ». Pourtant, cette vision consensuelle ne correspond pas à la définition qui caractérise la toxicomanie comme un état d'intoxication créée par la prise répétée de substances toxiques qui engendre un état de dépendance psychique et physique à l'égard de ses effets. Mais les discours autour du toxicomane sont une manière pour les Fondateurs de se dédouaner des risques liés aux consommations, voire même de nier leur propre problème car ils sont bien souvent, eux-mêmes, confrontés à des problématiques de toxicomanie. L'image stigmatisée du toxicomane fait ainsi partie d'un processus qui à la fois, déculpabilise et légitime le mouvement « Techno ».

Car, l'injection représente un danger pour le mouvement, non seulement au niveau de son image qui, exploitée par les politiques et les médias, est stigmatisée en étant associée aux toxicomanies, mais aussi en son sein, puisque l'injection risque de détruire le mouvement de l'intérieur.

La pratique de l'injection est considérée comme une menace pour le bon fonctionnement d'une « tribe » comme le laisse entendre un jeune organisateur de free party. « *On peut pas continuer à bosser et à mettre en place des événements avec des gens qui se shootent pendant les événements (...). C'est pas possible parce que ça représente un danger pour l'asso, ça représente un danger pour la soirée, (...). Dès qu'il y a de l'injection, (...), il y a risque d'overdose...* » Cette augmentation des risques que représente l'injection est renforcée par le climat politique actuel. « *En ce moment, il y a plein de lieux qui sont sur la sellette, parce que les espaces de liberté se restreignent (...) donc tout le monde essaie de faire un peu attention* ».

Enfin, la conscience d'appartenir à une histoire qui situe le phénomène des free parties dans le prolongement du mouvement hippie des années soixante dix et de celui des punks des années quatre vingt, participe au rejet de l'injection. Cette mémoire collective des cultures jeunes

« underground » qui se sont ainsi succédées, est invoquée lorsque sont abordés les risques de normalisation des drogues dures. La radicalisation des consommations annihile la démarche alternative. « *Une fois que t'es dans ton champ et que tu te mets le cerveau à l'envers, tu ne fais plus rien, en fait, ton attitude, elle ne fait chier personne, en tout cas pas le système établi.* » La leçon retenue est que l'élan créatif des débuts s'essouffle lorsque la drogue prend le pas sur l'esprit contestataire originel.

## **Critères de la population injectrice et non-injectrice en milieu festif « alternatif »**

### **Critère du milieu fréquenté**

Quand on questionne les acteurs des espaces festifs alternatifs sur leurs expériences et leurs impressions vis-à-vis du phénomène de l'injection et de sa possible augmentation, les interviewés font immédiatement le lien avec les milieux qu'ils ont l'habitude de fréquenter. Un jeune Fondateur nous explique ainsi : « *Par rapport à mon milieu à moi, (...) c'est assez mal vu, parce que dans les endroits que je fréquente, il y a souvent des gens d'un certain âge, et c'est vrai que l'injection quelle qu'elle soit, elle a déjà fait énormément de ravages, depuis qu'il y a des milieux alternatifs festifs, et depuis qu'il y a de la drogue qui circule.* » Les expressions comme « dans mon milieu... » ou « le genre de soirée où je vais... » sont systématiquement avancées comme introduction explicative aux impressions de banalisation ou non de l'injection. Spontanément, un lien direct est établi entre la présence de l'injection ou du moins sa visibilité et le type de population présente dans les soirées. « *Ce sont des ambiances, ou des cercles d'amis dans lequel je pense que ça leur aurait fait chier de savoir que je faisais ça* » raconte un jeune teuffer, injecteur à l'occasion. La visibilité de la pratique dépend en effet, directement du degré de réprobation ou d'adhésion des personnes présentes.

D'autre part, l'injection étant associée à l'idée d'une initiation, le milieu fréquenté apparaît d'autant plus comme un des critères principaux du passage à l'acte. L'injection est une modalité de consommation qui se propose moins facilement qu'une autre. S'il y a toujours une démarche personnelle dans toute consommation de produits psychoactifs, elle semble avoir encore plus de poids quand il s'agit de l'injection. Il faut que la demande soit plus ou moins explicitée pour être « introduit » dans un groupe qui pratique régulièrement ou occasionnellement, l'injection. Cet aspect initiatique est valable pour beaucoup d'autres drogues mais paraît encore plus évidente pour l'injection dont la « cuisine » demande un véritable savoir-faire, un matériel approprié et des gestes précis.

Un de nos interviewés, un jeune homme de 17 ans environ, poly-consommateur dans l'excès et en quête d'expérimentations diverses, raconte qu'une rencontre d'un soir lui a donné l'occasion de s'injecter de l'héroïne. « *Je commence à parler avec lui (...) Bref, entre drogués, on s'est vite calculé (...). Il m'a proposé, je savais pas trop : « Si tu sais pas le faire, je le fais » et c'est la curiosité qui m'as poussé à... Surtout aussi, parce que c'était du matos propre, il avait tout... Sur les Steribox, machin, c'était un truc neuf ; sinon, il n'y avait pas moyen.* » Ce n'est pas l'injection en soi qui attirait ce jeune homme habitué à sniffer l'héroïne, mais plutôt de connaître l'effet spécifique que procure ce produit lorsqu'il est injecté. Il ajoute même que s'il avait été question d'un autre produit, il ne l'aurait peut-être pas fait. Par ailleurs, le fait que la personne soit un homme plus âgé que lui (il avait l'âge d'être son père), qui paraissait savoir exactement ce qu'il faisait, ayant visiblement l'expérience de l'injection, a fortement joué en faveur de l'expérimentation. Dans le cas contraire (personne de sa classe

d'âge et sans expérience signifiant une prise de risque plus importante), notre interviewé affirme qu'il n'aurait pas tenté l'expérience.

Force est de constater avec cet exemple que la consommation d'héroïne rend vulnérable à la pratique de l'injection. Plus l'utilisateur consomme de l'héroïne, plus il va augmenter les doses pour retrouver l'intensité de l'effet initial. Ce phénomène physiologique lié à la tolérance du produit favorise le passage de la modalité du « sniffe » à celui de l'injection, puisque l'héroïne injectée a des effets beaucoup plus intenses que lorsqu'elle est sniffée. À côté de ces aspects relevant du biologique, des raisons symboliques expliquent le couple injection/héroïne. Dans les représentations des teufers, l'injection est en effet, spontanément associée au produit de l'héroïne. Ainsi, la reconnaissance relativement nouvelle de la présence de l'héroïne sur les sites festifs alternatifs introduit la possibilité même de l'injection. Un parallèle est donc à faire entre la divulgation de l'injection et la consommation de l'héroïne.

### **Critère de l'affiliation à la culture de la free party**

La consommation des drogues (modalités, motivations et nature des produits psychoactifs) et les discours qui l'accompagnent varient selon le sentiment d'appartenance de l'individu à une culture alternative.

Globalement, la culture des free parties partagée par les Fondateurs et une partie plus ou moins large des Expérimentateurs<sup>9</sup>, revendique une consommation tournée vers la recherche d'un « être ensemble » vécu sur un mode festif et alternatif. Les raisons invoquées sont la musique et la rencontre avec les gens, qu'accompagne une démarche d'expérimentation de soi et de son corps. C'est une consommation assumée, une prise de risque consentie pour ouvrir de nouveaux espaces à l'individu tant sur le plan social que sur le plan de l'introspection ou d'une quête « mystique ». La revendication hédoniste peut se confondre avec un discours culturel voire politique qui ne réduit pas la soirée à un simple espace de libre consommation de drogues. Les problèmes réels de toxicomanie ne sont pas exclus du milieu festif alternatif, mais étant à l'encontre des valeurs de la culture des free parties, ils sont déniés par les discours et projetés sur la figure des Satellites.

Les Satellites sont une population vulnérable à la pratique de l'injection qu'ils connaissent par ailleurs. Maîtrisant mal ses codes, bien qu'ils s'identifient au monde underground « Techno », ils y importent les pratiques de consommation de drogue propre à l'espace urbain. Ce qui explique pourquoi l'injection se rencontre plus fréquemment dans les free Hardteck-Hardcore où la population des Satellites version néo-punk est la plus importante. La présence des Satellites tendrait alors à démocratiser la pratique de l'injection, plus courante dans les espaces urbains, en particulier depuis quelques années. En effet, l'injection est en augmentation au sein des populations urbaines en grande difficulté depuis 2005 alors que précédemment, dans les années 2000-2003, la tendance globale était à la régression. Depuis quelques années et surtout depuis 2006, les acteurs de la RdR des structures urbaines reçoivent plus de jeunes dans des problématiques de toxicomanie à l'héroïne<sup>10</sup> qu'ils attribuent à l'espace festif alternatif mais qui en fait, appartiennent à la catégorie des Satellites. Il existerait alors un lien de cause à effet entre l'augmentation de l'injection parmi

---

<sup>9</sup> Les Expérimentateurs « s'identifient de manière relative au milieu festif « Techno ». (...) Sédentaires, [ils] vivent souvent chez leurs parents ou sont indépendants et connaissent peu les codes du milieu. Leur démarche festive dans l'espace festif « Techno » est toujours motivée par la recherche et l'expérimentation des psychotropes. Leur positionnement en « consommateurs de soirée » les différencie nettement des Fondateurs. Ce sont des usagers qui ne rencontrent les acteurs de la RdR que ponctuellement sur des actions lors de soirées. » dans Guillaume Suderie, *Stratégie de prévention...op.cit.*, p.12.

<sup>10</sup> Phénomènes émergents liés aux drogues sur le site de Toulouse, Rapport Ofdt Septembre 2007, p. 50-52.

les Satellites et sa plus grande divulgation dans les espaces festifs alternatifs des free et des teknivals.

### **Critère générationnel**

Avec le renouvellement des générations, on assiste à un changement des pratiques favorisant une radicalisation de la consommation. Autrement dit, les personnes du début du mouvement (pour aller vite, ceux du milieu des années 90 jusqu'aux débuts des années 2000) ne consommaient pas de la même manière que les nouveaux arrivants dans l'espace alternatif. L'acte de se droguer n'a pas la même signification. Cette évolution est à mettre en relation avec la tendance au délitement du facteur culturel<sup>11</sup>.

Les amendements Mariani/Vaillant en 2001 ont marqué un tournant décisif dans le mouvement des free parties. Elles ont créé une rupture avec un « avant » et un « après » marquée par les premiers teknivals organisés en collaboration avec les services publics. Ce passage d'un mouvement exclusivement underground à sa réglementation et sa démocratisation est très présent dans le discours des teufers qu'ils soient des « anciens » ou qu'ils appartiennent à la nouvelle génération. La remarque d'un jeune Fondateur illustre bien cette vision « historique » du mouvement. *« On est quand même passé d'un mouvement qui était un peu caché, souterrain, même s'il y a eu toujours de grosses soirées, aujourd'hui tu as deux ou trois teknivals en France, ils sont annoncés à la radio, et sont sponsorisés par le Ministère de l'Intérieur et les vendeurs de kébabs, et c'était quelque chose qui était assez inenvisageable avant. »* Grosso modo, le dispositif a entraîné une perte de l'esprit alternatif corrélative à la fois à la volonté de réglementation de la part des autorités politiques et à la normalisation de la musique électronique avec la multiplication des soirées dans les établissements payants. La rave ou le teknival en été, devient une soirée comme une autre pour toute une nouvelle population, plutôt jeune entre 15 et 25 ans, et qui surtout, a plus l'habitude des boîtes de nuit.

Cette nouvelle population a un rapport différent à la fête plus proche d'une logique de pur divertissement qu'à d'une véritable aspiration d'expérimentation d'une contre-culture. Un « ancien » Fondateur constate : *« Ils n'ont plus aucune notion de la free party : il n'y a aucune notion de rassemblement, d'entr'aide, de chacun amène son truc pour le vendre, que ce soit des boissons, à bouffer... Tout ça c'est fini. Maintenant on va en soirée, on paye son entrée, si possible sa drogue avant et on passe une bonne soirée, en gros, c'est ça. »* La nouvelle génération est plus dans une optique de consommation de la fête et des drogues, plus spectatrice de la soirée qu'actrice et consciente de son rôle au sein d'un mouvement alternatif. En outre, la réduction du nombre des événements pourrait privilégier une potentialisation des effets des produits en favorisant la recherche de la « défonce ». Notre « ancien » Fondateur poursuit : *« Maintenant, je pense qu'on peut beaucoup plus vite basculer, en étant un jeune qui va en teuf –enfin, ce qu'il en reste des teufs- ou les gros teknivals d'été. Je pense que justement les événements sont moins nombreux, donc forcément, on profite plus de l'occasion quand il y en a une. Donc, pour les jeunes, je crois que la tentation elle est vachement grande. »* La tentation existait évidemment pour l'ancienne génération, mais ce n'était pas la même ; sa forme a désormais changé et l'injection en fait aujourd'hui partie.

### **Description de l'injection en milieu festif**

---

<sup>11</sup> Guillaume Suderie, *Spécificités des stratégies de prévention...* op.cit., pp. 9-10.

## Les produits consommés

Il est difficile de catégoriser la pratique de l'injection selon le contexte ou le type de produit. Ce qui apparaît dans les observations, c'est que la configuration du phénomène de l'injection se modifie au grè des expériences des usagers ; il est peu aisé d'affirmer que tel produit accompagne les pratiques opportunistes et que tel autre est plutôt réservé aux consommations régulières.

Les expérimentations semblent diverses et variées et peuvent associer dans une même injection plusieurs produits. Dans la majorité des cas, l'injection concerne la cocaïne basée ou non et l'héroïne, dans une moindre mesure la kétamine, le MDMA et les amphétamines en particulier le speed. Un cas d'injection d'opium a même été répertorié même si cet exemple semble relever de l'exceptionnel. Quant au Subutex, il concerne uniquement la catégorie des « Satellites » et s'il n'est pas injecté, il est sniffé ou ingéré. D'ailleurs, ces deux derniers modes de consommation peuvent conduire l'utilisateur à l'injection. C'est le cas d'un jeune errant de 18 ans, injecteur régulier d'héroïne : lorsqu'il raconte son parcours, il fait référence au Subutex, comme première expérience avant l'héroïne. Concernant l'héroïne, sa présence parmi les produits injectés est loin d'être anodine et a une conséquence directe sur la divulgation de la pratique de l'injection.

L'héroïne a toujours été présente dans les espaces festifs alternatifs mais en moins grande quantité et surtout, elle était niée. En effet, alors que dans les pratiques, on sniffait de la « rabla<sup>12</sup> », les discours, quant à eux affirmaient l'absence de ce produit dans les free parties. Allant de pair, le vendeur d'héroïne était déconsidéré. Une teufeuse non injectrice ayant la trentaine se rappelle : « *Mais avant, (...) tu disais que tu vendais de la came, on te défonçait, on te braquait, (...). Ceux qui vendaient de la came, ils ne le disaient pas, ou c'était vraiment super discrètement, jusqu'il y a cinq ans* ».

Les investigations de 2005-06 ont révélé la plus grande disponibilité de l'héroïne dans l'espace festif underground. En outre, l'augmentation de sa consommation s'observe en particulier parmi les Fondateurs et les Expérimentateurs chez qui les modalités changent au bénéfice de l'injection alors que, l'héroïne était majoritairement sniffée autour de 2003.

Non seulement la consommation de l'héroïne augmente mais sa présence sur le lieu de la fête est désormais assumée par les acteurs du milieu alternatif. On assiste donc à une transformation des représentations liées à l'héroïne dans l'espace festif qui révèle un nouveau rapport avec ce produit, annonciateur de logiques de consommation jusque-là inédites. La diffusion du produit s'accompagne alors d'une divulgation de la pratique de l'injection.

En général, les acteurs injecteurs ou non, savent que l'on peut s'injecter des produits de différentes natures (médicaments, opiacés, stimulants), pourtant l'injection reste spontanément associée à l'héroïne. Le couple injection-héroïne a une double conséquence sur les modalités de consommation car même si l'héroïne et son dealer restent peu appréciés, leur reconnaissance introduit presque naturellement la possibilité de l'injection. Soit l'imaginaire lié à l'héroïne fonctionne comme un facteur de protection où l'injection apparaît comme une pratique-frontière qui renvoie à l'image stigmatisante du toxicomane. Soit au contraire, l'imaginaire de l'héroïne en s'invitant dans les fêtes, est un facteur de risque puisque l'injection devient une pratique potentielle dont l'expérience peut tenter. Le passage à l'acte semble alors dépendre directement des effets recherchés par la personne. En outre, la consommation d'héroïne favorise le passage à l'injection. Ce phénomène est dû à la dépendance : l'augmentation rapide des doses peut amener l'utilisateur d'héroïne à passer à la pratique de l'injection pour combler le manque ressenti.

---

<sup>12</sup> L'héroïne circulait sous l'appellation de « rabla ». Voir Reynaud, *Nouveaux usage de l'héroïne*, 2003, Rapport Ofdt.

Ce nouveau rapport du milieu festif alternatif envers l'héroïne est l'indice que les règles qui régissent la consommation de drogue sont en train d'évoluer. Autrement dit, les motivations de consommation du teufers changent.

### **Les motivations dans le choix de pratiquer l'injection**

La pratique de l'injection, du point de vue de sa temporalité et du choix du produit dépend directement de la motivation qui définit le type de la consommation.

L'injection était déjà présente dans les free parties bien avant les années 2000, mais elle était réservée au moment de la redescente en fin de soirée, c'est-à-dire au cours de la matinée et du début de l'après midi du lendemain de la fête. La consommation dite de redescente sert à moduler les effets des stimulants pris au cours de la soirée, elle opère ainsi une transition entre la parenthèse festive et le retour à la vie quotidienne. Dans ce contexte, on ne s'injecte pas pour aller danser mais au contraire pour se « poser » et faire selon l'expression consacrée « *un bon dimanche en after* ». Au regard de leurs effets, l'héroïne ou « rabla » et la kétamine sont réservées à la « redescente ».

Ces consommations de « redescentes » ont initié certains teufers qui ont la trentaine aujourd'hui, à la pratique de l'injection. Au cours des entretiens, nous avons en effet, rencontré des cas de Fondateurs qui s'injectent désormais de la cocaïne ou de l'héroïne que ce soit de manière régulière ou occasionnelle. Dans ce contexte, la consommation est motivée par une recherche de la « défonce » puisque l'injection permet des effets plus intenses et plus rapides. Sa temporalité se déplace : non plus réservée au moment de l'« after », l'injection se pratique durant le temps de la fête. Ainsi, l'évolution des motivations fait basculer l'utilisateur dans une pratique dure.

En général, dans ce type de consommation, l'injecteur s'exclut lui-même de l'événement festif. Il restera à l'écart des lieux proprement festifs, la plupart du temps dans un camion. Il ne sera pas acteur de la fête collective. Recherchant l'effet spécifique à l'injection, cela ne le gêne pas de ne pas profiter de la musique, de la rencontre avec les gens, etc. et vivra une soirée quasiment en parallèle à celle vécue par les autres teufers.

Ce phénomène d'exclusion peut être justement la cause du choix de non injection comme le laisse entendre l'exemple d'un jeune errant, pourtant injecteur régulier d'héroïne. Lorsqu'il va en free, il préfère consommer autrement pour pouvoir faire la fête avec ses amis non injecteurs. Il prend donc les mêmes produits qu'eux à savoir, dans la majorité des cas alcool et speed. Voici comment il justifie son choix : « *Ce n'est pas dans le délire de mes potes aussi, ils me protègent un peu de ça dans les teufs. Eux, c'est plus produits concrets, moi je suis un grand fan des opiacés, et eux ils sont plutôt fans d'hallucinogènes. Donc, en teuf, je me mets dans leur délire.* » Il préfère ainsi réserver l'injection aux soirées à la maison ou chez des amis. C'est intéressant de constater que dans le temps de la fête, l'injection est déterminée par les pratiques de consommation de l'entourage proche de l'injecteur.

### **Contextes de mise à l'écart de la pratique de l'injection**

L'injection est une pratique à la fois proche et lointaine : proche dans le sens où elle est plus divulguée qu'avant et, lointaine vu que sa caractéristique principale reste sa dissimulation. Un principe de discrétion et une relative notion de tabou distinguent en effet, la pratique de l'injection des autres modes de consommations, entraînant par conséquent des phénomènes de mise à l'écart.

Lorsqu'il voit quelqu'un s'injecter à la vue de tous, un de nos informateurs, teufer de 36 ans non injecteur, n'hésite pas à lui dire qu'il vaudrait mieux qu'il fasse preuve de plus de discrétion. *« J'en ai vu d'autre des trucs comme ça, où les mecs se shootent comme ça, à la vue de tout le monde, (...). Tu sais, moi je lui dis : cache toi un peu plus. Puis, je reste pas deux minutes et je m'en vais. Ca me fout les boules en fait. »*

La peur d'être stigmatisé fait qu'en général l'injecteur appréhende le regard et le jugement des autres, en particulier celui de ses pairs non injecteurs. Il n'a donc pas envie que tout le monde soit au courant de sa pratique. Un teufer raconte à propos de certain de ses amis qui s'injectent : *« Ils le diront jamais. C'est une question de fierté aussi, par rapport aux gens... aux copains, aux copines... »*. De même, ceux qui le savent, préfèrent ne pas divulguer l'information. Un certain sens du secret accompagne alors l'injection au point qu'une de nos interviewés, une jeune Fondatrice non injectrice, se fait la réflexion que *« si ça se trouve, autour d'[elle], sans qu'[elle] sache, il y en a plein ou il y en a pas tant que ça... »*

Les gestes de l'injection sont plus ou moins faciles à accomplir selon les personnes présentes. La pratique exige parfois de l'injecteur un temps de négociation avant de sortir son matériel comme l'indique une teufeuse non injectrice : *« Ca se passe dans les camions, et encore, il faut demander parfois l'autorisation à la personne du camion. »*

Dans un groupe d'amis de cinq, six personnes qui sniffent l'héroïne, un seul se l'administre en injection. Lorsqu'ils sont seuls, l'injection se fait ouvertement devant les pairs, alors que s'il y a d'autres personnes moins proches du groupe, l'injecteur s'éloigne. La raison invoquée : *« pour pas choquer »*. Ce qui est permis au sein du groupe des familiers ne l'est plus en la présence d'autres copains ou simples connaissances. Le fait que le groupe sniffe de l'héroïne n'est pas anodin ; la consommation du même produit va dans le sens d'une non réprobation de l'injection : *« le fait que nous, on prenne de l'héro, même si c'était pas en intraveineuse, déculpabilisait un peu. Enfin, il avait moins peur du sentiment de jugement qu'on allait éprouver, qu'on allait lui renvoyer parce qu'on était pareil à lui. »* La réprobation des pairs non injecteurs peut être un frein à la pratique de l'injection car il y a un risque de mise à l'écart surtout si l'injection devient une pratique régulière. Lorsqu'il a commencé à s'injecter de l'héroïne, un jeune errant perd sa copine qui le quitte tandis qu'un grand nombre de ses amis se détourne de lui : *« j'ai plein de potes qui ont arrêté de me voir à cause de ça, on s'est revu après, et puis de toute façon ce sont tellement des gens liés à un milieu que moi je ne veux pas être dans leurs regards, c'est comme une honte, des gens qui sont trop bien, trop stables, t'as pas envie d'arriver après avoir déliré avec eux pendant des années, te retrouver devant eux avec ta gueule de perché, amaigri à fond. C'est de l'hypocrisie, ils te jugent, en plus avec moi, ça crée une polémique de malade. Tout le monde l'a su et il y a plein de monde qui a arrêté de me voir. »* Entre gêne et honte, la mise à l'écart se fait dans les deux sens. En outre, avec sa nouvelle pratique, l'injecteur fréquente de nouveaux milieux et change « naturellement » de groupe de pairs.

L'exclusion est aussi le fait de l'injecteur lui-même puisqu'il s'extrait de l'espace collectif de la fête que forment le dance-floor, le bar et le chill-out<sup>13</sup> pour privilégier des lieux à l'abri des regards.

## **Espaces de la pratique de l'injection**

Comparée aux autres modalités de consommation, la pratique de l'injection exige un lieu spécifique. Un jeune satellite, injecteur très occasionnel nous explique pourquoi il trouve

---

<sup>13</sup> Le chill out est un espace conçu pour la détente : la musique est beaucoup plus calme (reggae, ambient, etc.), on s'assoit sur des coussins, et on peut acheter des sucreries ou des boissons chaudes (thé, café, tchai)

compliqué de s'injecter dans une free partie. « *Tu peux tout t'injecter, en fait, en théorie si tu veux mais... C'est vachement plus pratique de bouffer un truc et après c'est fini, ça dure deux secondes, c'est un geste pas compliqué, il n'y a pas forcément besoin de structure, de logistique. Parce que si tu veux te piquer, il faut la seringue, il faut un minimum de matériel pour se désinfecter, il faut de l'eau stérile de préférence, etc, etc...il faut du matos, il faut un lieu pour –parce que si tu fais ça devant tout le monde, ça craint un peu, donc en général t'essaies de te cacher un petit peu pour ça.* »

Relevant d'une quasi clandestinité, la pratique est reléguée aux espaces périphériques de la fête, sur le parking ou le camping qui la plupart du temps, se confondent dans un même espace. L'injection apparaît comme une pratique propre aux espaces privés des véhicules, des tentes ou des structures de campement improvisées (groupe de véhicules bâchés). Mais, à l'intérieur de ces espaces, l'injection se fait « *dans un deuxième cadre d'intimité* » car dans chacune de ces situations spatiales se redéploient les rapports entre collectif et privé qui opposaient l'espace proprement festif à celui du parking. A l'intérieur des camions ou des campements s'aménagent des espaces à soi, en retrait des autres. Un exemple suffira pour bien comprendre cette appropriation des codes spatiaux de l'intime par les injecteurs.

Au petit matin dans une free, entre trois camions bâchés, notre informateur, un jeune fondateur non injecteur, est avec un groupe d'amis près d'un feu. Dans un camion, une copine à lui, infirmière de profession, pratique des injections de kétamine dans les fesses ou les jambes en intramusculaire. Ceux qui le souhaitent, montent dans le camion, puis reviennent ensuite se réinstaller auprès du feu. Parmi ceux qui s'injectent, il y a des personnes qui le font plus ou moins régulièrement et d'autres, de manière très occasionnelle. Notre informateur, quant à lui, préfère aller faire un tour pour éviter la tentation et quitte donc l'espace bâché.

Le caractère privatif de l'espace choisi pour pratiquer l'injection peut cependant se nuancer selon le moment de la soirée où la personne s'injecte. Lors d'un festival d'été avec une importante scène électronique underground, le cas d'injection à l'opium qui nous est rapporté, se déroule au milieu du camping aux environs de midi. « *Il ne s'est ni caché, ni mis à la vue de tout le monde* » observe un jeune Fondateur. Ici, l'injection se déroule sous un arbre à la vue de tous. Mais cette visibilité s'atténue par la temporalité de l'injection : à midi dans un festival, la plupart des gens dorment et ceux qui sont encore debout sont en général, dans un état d'éveil second. Les règles tacites de comportements vis-à-vis de la consommation de drogue se déplacent légèrement, et des gestes impossibles car inconcevables dans les premiers temps de la fête, deviennent plus tard possibles à faire et à voir.

## ***Représentation de l'injection chez les injecteur et les non injecteurs***

### **Perception de l'injection et réactions face au phénomène**

Quelle que soit leur affiliation culturelle, les acteurs du milieu festif alternatif ont conscience de l'augmentation de la pratique de l'injection. Certains ont entr'aperçu une scène d'injection dans une tente restée ouverte ou dans une voiture, d'autres ont vu ou savent que certains de leurs amis pratiquent l'injection. De manière générale, les signes sont en tout cas plus visibles sur les sites : présence de seringues par terre ou dans les poubelles et surtout, distribution de kits dans les divers stands de la RdR. Mais cela ne signifie pas pour autant une banalisation de l'injection qui reste une pratique qui provoque encore beaucoup d'incompréhension parmi les acteurs du milieu festif alternatif. « *Il y en a plein qui le font mais tout le monde hallucine.* »

s'exclame une jeune teufeuse. L'injection est associée à la notion de mal-être et apparaît comme une modalité de consommation incompatible avec l'idée de fête. C'est un « *un truc glauque* », ressenti pour beaucoup comme une introduction du morbide qui fait tâche dans la soirée.

Comparé à d'autres modes de préparation, l'injection provoque une réprobation consensuelle plus ou moins ouverte selon la catégorie de la population présente dans la fête. Un jeune injecteur occasionnel appartenant au groupe des Satellites nous raconte : lorsque « *t'as un gramme de coke, tu vas dire à un gars « tu en veux un petit peu » et toi tu vas commencer à te la shooter ; la plupart du temps, le gars, il va te dire : « mais qu'est ce que tu fais ?! T'es fou ! Te la tape pas comme ça ! Tape toi un petit trait plutôt ! » Il va essayer de te convaincre de ne pas t'injecter, en fait.* »

Lorsque ce sont des proches qui s'injectent, une volonté de soutien peut accompagner la réprobation : l'injecteur, considéré comme celui dont la prise de risque est la plus grande, fait l'objet de plus d'attention de la part de ses pairs, en particulier des filles.

Les acteurs de l'espace alternatif expliquent l'augmentation de l'injection principalement par l'évolution du marché des stupéfiants qui favorise une radicalisation de la consommation. L'augmentation du nombre de dealers dans les free s'accompagne d'une plus grande accessibilité des drogues qui concerne surtout la cocaïne et l'héroïne, les produits typiques de l'injection. D'autres, en particulier les trentenaires, avancent qu'étant moins chers, les produits sont de moins bonne qualité qu'avant, et favorise ainsi l'injection qui permet de potentialiser les effets d'un produit médiocre.

## **Facteurs de protection et de vulnérabilité**

### **La méconnaissance du milieu qui dépend des appartenances culturelles**

Les teufers qui ont l'habitude des free et qui connaissent les codes de comportement, ont en général une meilleure connaissance des différentes substances psychoactives disponibles sur le marché. En effet, comme l'explique le rapport *Pratiques et opinions liées aux usages des substances psychoactives dans l'espace festif « Musiques Electroniques »* de 2007, la diversité des produits est beaucoup plus grande au sein de l'espace festif alternatif que dans celui dit commercial des boîtes de nuit ou des clubs à la mode. Donc, les expérimentations sont plus variées et la connaissance des produits et de leurs effets est meilleure, acquise soit par auto expérimentations, soit par une « éducation » entre teufers.

Les clubbers souvent attirés par le milieu alternatif pour son « marché libre » des stupéfiants, sont donc plus vulnérables quand ils viennent faire la fête dans les teknivals et dans une moindre mesure en free, car méconnaissants le mouvement, ils n'ont ni la familiarité avec les produits psychoactifs, ni les codes du milieu. Ils n'ont pas par exemple, l'image de l'errant injecteur, « *du mec désocialisé dans son camion avec son chien (...) qui est dans la teuf depuis le début* » et qui sert de garde fou pour beaucoup de teufers. Ce type de voyageurs cristallise en effet, l'image du toxicomane avec des pratiques de consommations qui ne sont pas celles qui ont cours « normalement » dans l'espace festif alternatif.

Sachant que plus la revendication à une affiliation alternative est forte, moins la personne est susceptible de s'injecter, la volonté politique de réglementation des fêtes électroniques « sauvages » semble avoir eu l'effet inverse espéré, à savoir une radicalisation des pratiques. En effet, la médiatisation qui accompagne les politiques de réglementation, a réduit le phénomène du teknival à un simple espace de fête où toutes les consommations sont « permises ». Les pratiques de consommations inenvisageables dans une boîte de nuit, deviennent possibles, le temps d'un teknival. Ainsi, les jeunes populations issues des espaces

festifs commerciaux qui vont dans les teknivals par curiosité, sont d'une certaine manière vulnérables à des expérimentations de produits ou de modalités qu'ils ne pourront jamais tester dans leurs milieux festifs habituels.

### **Le facteur du genre féminin/masculin**

Pendant longtemps, les observateurs du milieu festif alternatif ont pensé que les enjeux attachés aux questions de genre étaient quasiment absents dans la culture des free parties, l'exemple de la « drague » servant souvent d'illustration pour montrer comment les rapports de séduction étaient mis entre parenthèses le temps de la teuf. Mais, c'est au regard des pratiques qui ont habituellement cours dans les espaces festifs commerciaux qu'était estimée l'absence de séduction. Et en effet, aller draguer une fille, en particulier sur le dance floor, est considéré comme un acte déplacé qui a peu de chance d'aboutir. Mais cela ne veut pas dire que les rapports de séduction n'existent pas, seulement que les normes et les pratiques sont différentes. Car les rapports de genre au contraire, sont très prégnants dans le milieu des free parties et peuvent jouer un rôle dans la pratique de l'injection.

Seul le discours des filles fait spontanément référence au corps lorsqu'on interroge les teufers sur leurs propres consommations de drogues. L'importance donnée à l'écoute de soi, à prêter attention à son corps, bref tout ce qui caractérise le rapport au corps propre au genre féminin se retrouve dans la pratique de l'injection. Les femmes se piquent de préférence dans des endroits discrets comme la cheville, ou l'aîne, par exemple. Mais surtout, les conséquences corporelles des consommations de l'extrême menacent le sentiment identitaire féminin : l'amaigrissement qui entraîne la perte des formes arrondis (seins, hanches, fesses) et l'absence de règles transforment peu à peu le corps en une forme androgyne. Une teufeuse de 32 ans environ, grande expérimentatrice de produits, qui a connu une période de toxicomanie au crack et dont certaines de ses amies sont des injectrices de cocaïne ou d'héroïne, nous fait part des négociations en jeu entre les pratiques de consommation et le corps. « C'est ça le problème chez les filles, c'est qu'à un moment donné elles arrêtent, elles se remettent plus en question, (...). *Les mecs, ils sont à fond dans le truc, ils n'ont pas justement cette horloge du corps qui te rappelle à l'ordre, tu n'as plus de règles, tu n'as plus de sein, tu ne ressembles plus à une meuf, tu te poses des questions franchement. Moi, pendant un an, un an et demi, je ne prenais même pas de contraceptif, je n'en avais même pas besoin... Ça te travaille, et du coup tu vas diminuer, tu vas arrêter, tu vas essayer d'autres alternatives. (...) Chez les filles, je pense que c'est le physique qui te renvoie à toi-même, tu n'as plus de règles, c'est la féminité qui s'envole.* »

A l'inverse, la quête du dépassement de soi qui participe à la construction de l'identité masculine favorise l'injection. Un de nos interviewés, un Fondateur de 25 ans non injecteur nous fait part de son étonnement à propos de jeunes injecteurs d'à peine 20 ans qu'il a pu rencontrer : « *ils voulaient prouver quelque chose, (...) ou réaliser quelque chose à travers un parcours de toxicomanie, « moi, je suis un vrai parce que je fais ça », cette espèce de glorification, de valorisation, (...) une espèce de course, c'est un concours de bites, à savoir qui a tapé la plus grosse trace, ce qui en a toujours pris plus, qui c'est qui a les meilleurs plans...* » Cette volonté d'être « *au top de la défonce* » est au cœur de la rivalité entre les pairs masculins alors qu'il y a quelques années, elle portait principalement sur la consommation du produit le plus rare et le plus originale.

On s'aperçoit que loin d'être absents du milieu festif alternatif, les rapports de genre sont finalement conformes avec les représentations et les pratiques qui ont cours dans la société. A ce propos, il n'y a guère de culture alternative mais au contraire, une conformité à la culture dominante.

### « La frontière du geste »

L'injection, c'est avant tout un geste où se cristallisent divers enjeux qui peuvent fonctionner comme facteur de vulnérabilité ou au contraire, de protection. L'injection renvoie à l'aspect médical de la pratique : des gestes précis et un matériel « d'infirmier » qui peuvent en rebuter certains.

Une teufeuse de 30 ans raconte que pendant un temps, l'état des muqueuses de ses narines ne lui permettait plus de sniffer la cocaïne, elle a donc commencé à la baser pour la fumer en pipe. Bien que de son point de vue, cette pratique soit au même niveau que l'injection, cette dernière ne l'a pourtant pas tentée. « *Ca ne m'a jamais attirée, je crois que c'est le geste qui n'est pas beau, je me suis rabattue sur fumer des cailloux, mais l'effet, la dépendance, la démarche, comment tu réagis et tu bouges, c'est la même, c'est au même niveau, c'est juste le geste qui change. La base, c'est du crack, et le crack, tu vois ce que ça fait, c'est pareil que si tu te piquais, tu mets un individu qui fume du crack ou un qui se pique, c'est la même chose.* » La protection mise en œuvre chez cette jeune femme n'est pas la peur de basculer dans une consommation dure de la cocaïne mais se situe bien au niveau du geste. D'autre part, ayant vécu plusieurs années avec un homme injecteur d'héroïne, elle ne voulait surtout pas retrouver les gestes de cet ancien compagnon qu'elle méprise depuis.

La même jeune femme poursuit sur sa perception de l'injection qu'elle justifie par la présence de la seringue. « *Le rapport avec la seringue, ça a plus rien à voir avec la drogue pour se faire plaisir. (...) il y a déjà la notion de se faire mal ; c'est quand même la seule défonce où, si tu veux en prendre, il faut se faire mal.* » La « peur de l'aiguille » ou « de la piqûre » sont des expressions qui reviennent en permanence dans les discours des non injecteurs que nous avons interrogés. Cette présence incontournable de la seringue fait de l'injection un acte répulsif où pour obtenir du plaisir, il faut d'abord transpercer la peau puis la veine.

Par ailleurs, l'aspect organique de la pratique peut aussi agir comme un véritable frein chez certaines personnes. « *Tu sais, ils pompent plusieurs fois, tu vois ? Ils pompent pas qu'une fois ; ils pompent un peu ; shii ; ils reviennent alors dans le sang, tu vois le produit, tu vois le sang... c'est quand même hardcore, quoi.* » La présence du sang renvoie quasi automatiquement chez tous les interviewés à la peur de contracter des hépatites ou le VIH. Cet aspect sanitaire apparaît chez certain comme un facteur fort de protection.

Enfin, la perception de la dangerosité de l'injection la différencie des autres modalités de consommation puisqu'elle est perçue comme problématique au niveau de la dépendance qu'elle instaure et ce, dès la première expérimentation, en particulier lorsqu'il s'agit d'héroïne.

### Représentation de l'injection : une pratique limite

Il existe selon les usagers, des produits/pratiques qui représentent une frontière dans la pratique de consommation. Ces produits/pratiques limites fonctionnent comme autant de protection dans les usages de drogue. Même s'ils diffèrent selon les individus, ils ont en commun d'être perçus comme pouvant faire basculer l'utilisateur de drogue dans des pratiques dangereuses avec un risque de perte de contrôle de soi et du cours de sa vie. Le produit/pratique limite renvoie à la peur de se « déconnecter » et cristallise le passage à la drogue dure, c'est-à-dire le risque de « vite tomber de l'autre côté. » La nature du produit frontière dépend du parcours de l'utilisateur : pour certains, c'est la kétamine quand pour d'autres, c'est l'héroïne. La frontière est mouvante et se déplace au fil des diverses expérimentations. L'échelle hiérarchique de mise en danger des produits et des pratiques se définit de manière différente selon les usagers, mais au-delà des variations, l'injection est toujours placée au dernier niveau. C'est « le côté obscur » de la drogue, c'est atteindre un

point de non-retour où le consommateur bascule dans l'excès que représente la consommation des « drogues dures ».

Il y a en effet, la conscience généralisée tant chez les injecteurs que chez les autres, que l'injection est un geste lourd de sens, qui n'a pas la même valeur qu'une quelconque autre expérimentation ; c'est « *un pas à franchir* » qui marque le passage d'une modalité à une autre, une véritable étape dans le parcours d'un consommateur, le tournant d'une vie, parfois. Ce qui justifie la forte connotation initiatique de l'injection. Un de nos interviewés, un jeune Satellite raconte l'instant qui a précédé sa première injection (et finalement sa dernière) : « *J'étais curieux, mais en même temps, c'était la frontière du geste. Parce que sniffer un truc, c'est une chose, mais l'injecter c'est quand même autre chose. Et c'était parce que j'étais en train de passer la frontière et je me suis dit : qu'est ce qui se passe ? (...) Sur le moment, ça me faisait bizarre : comment ça se fait que je suis en train de faire ça ?* » Les quelques minutes qu'exige la préparation lui donne le temps de prendre conscience du geste qu'il va accomplir et d'en comprendre toute sa portée et il envisage les possibles conséquences sur sa vie et au niveau de son identité où de simple usager de drogue, il prend le risque de devenir toxicomane.

En effet, on observe une homogénéité dans les représentations des teufers non injecteurs ou injecteurs opportunistes, concernant la différence entre « toxicomanie » et « usage de drogue ». Les deux critères principaux invoqués sont l'intensité de l'addiction et les motivations de la consommation.

La toxicomanie renvoie automatiquement à la notion de forte dépendance au produit, de l'ordre du quotidien ; la vie du toxicomane tourne autour de sa consommation. « *Tu vas travailler mais tu penses que les sous que tu gagnes, ils te serviront à te mettre la race... Après les gens que tu vois, tu les vois uniquement pour ça (...) et toutes tes soirées tournent autour de ça...* » explique un jeune errant injecteur très occasionnel. Alors que l'usager de drogue est plutôt associé au festif ; l'usager travaille pendant la semaine et prend de la drogue seulement le week-end pour s'amuser.

Une minorité cependant (grosso modo les Fondateurs) ne fait pas de différence entre les deux termes, mais entre deux types de toxicomanies qui correspondent aux définitions précédentes. Il y aurait une toxicomanie récréative et une toxicomanie autodestructrice qui aurait pour conséquence des problèmes physiques, psychologiques et une désocialisation progressive.

A priori, les acteurs du milieu festif alternatif n'associent pas la toxicomanie à un produit particulier ou une pratique spécifique... pourtant très vite, parler de toxicomanie les conduit à parler d'injection et d'héroïne. La représentation de l'injection comme pratique limite entre « usage de drogue » et « toxicomanie » est donc bien ancrée dans les discours des teufers. « *Le geste, je trouve ça trop... (...) trop fort comme image.* » explicite une jeune Expérimentatrice. L'injection porte, comme pour le reste de la société, les stigmates de la toxicomanie : l'injecteur, c'est le « *camé* » dont la vie se réduit à sa consommation, c'est « *l'esclave de sa drogue* », le « *déchet* » social.

Seul, le point de vue des injecteurs réguliers apporte un bémol à ce consensus : « *On prend des drogues, on est toxicomane. (...) Un toxicomane, c'est quelqu'un qui est dépendant des toxines, et une toxine ça se trouve dans la drogue généralement.* » explicite un jeune errant, injecteur régulier d'héroïne. Ce sont finalement les injecteurs qui donnent la définition la plus correcte de la toxicomanie ; le besoin de légitimer sa consommation en la démarquant de celle du toxicomane considéré comme le « mauvais drogué » ou d'avoir plus simplement un garde fou, n'est plus aussi pressant lorsqu'on pratique l'injection. Et même dans ce cas, si la pratique de l'injection ne délimite pas « usage de drogue » et « toxicomanie », une notion de frontière lui est fortement attachée comme l'indique le récit de la première fois d'un injecteur régulier d'héroïne : « *ça me faisait peur, l'héro, c'est l'héro, ce n'est pas du speed, c'est de*

*l'héro, ça a quand même une réputation vachement dure, genre la dernière ligne droite... Il s'en est envoyé plein, la seringue remplie, il n'y arrivait pas, ça faisait un bouchon tellement c'était rempli, c'était marron, il avait la veine, il ne se voyait pas le sang tellement c'était marron dedans. J'ai vu ça, et d'un coup, et « qu'est ce que je fais là ? », tu as une mini pensée pour ta situation du moment, et puis tu te l'envoies direct, tu ne cherches même pas à réfléchir. »*

Au niveau de la protection, des stratégies individuelles très concrètes peuvent être mises en place : pour ceux qui ont déjà eu une expérience de l'injection, ne pas apprendre les gestes en est une, tout comme s'éloigner du lieu où est pratiquée l'injection. « *Je me suis mis un peu à l'écart, histoire de ne pas être tenté ; comme là c'est des amis proches qui le font... Tu peux te dire : là, c'est pour le fun, c'est pour une fois, on peut tenter....* » nous raconte un jeune Expérimentateur. Il y a toujours, derrière ce type de stratégie de défense, la peur de trop aimer la modalité de l'injection et l'appréhension de l'engrenage que peuvent provoquer les premières expérimentations. Ainsi, un jeune Fondateur nous explique : « *Quand j'ai eu des occasions, je n'ai pas forcément eu envie de franchir ce pas, parce que j'ai eu peur de trop aimer ça, vu que je sais que je ne suis quand même pas très raisonnable avec tout ça (...). Disons que mon rapport à l'alcool fait que je pense que j'aurais pu être inquiet si j'avais commencé à pratiquer des injections, parce que j'ai un côté relativement excessif, qui ne fait pas très bon ménage avec ce genre de choses, vu que c'est une pratique violente.* » L'injection apparaît finalement comme une sorte de « pomme défendue », l'ultime tentation dans le parcours de l'expérimentateur accompli.

## **Conclusion**

L'injection est un phénomène réel dans le milieu festif alternatif même si sa pratique est encore stigmatisée et relève d'un tabou. Il est difficile de définir un contexte particulier ou un produit spécifique qui rend vulnérable à la pratique de l'injection, les logiques de vulnérabilité étant plus liées à des parcours de vie. L'injection intervient dans des trajectoires individuelles d'expérimentations tout azimuts dans une quête de l'effet extrême. Pourtant, une particularité s'observe concernant l'héroïne dont la consommation par la modalité du « sniff » conduit à la pratique de l'injection plus facilement qu'une autre substance psycho active. Ce phénomène est à mettre en relation avec l'imaginaire de l'injection qui associe la pratique à l'héroïne.

L'héroïne/injection apparaît comme un couple indissociable au cœur de la définition de la toxicomanie donnée par les différents acteurs du milieu festif alternatif. L'image du « junkie » comme dans le reste de la société d'ailleurs, cristallise un usage abusif qui renvoie à une pratique dure de la consommation de drogues. Au niveau de la prise de risque, cette représentation est à double tranchant : autant l'injection peut servir de garde-fou dans les parcours des usagers, autant elle peut légitimer d'autres types de consommation en permettant à l'individu de nier ces problèmes de toxicomanie auxquels il est confronté.

Les injecteurs peuvent être catégorisés suivant trois critères identificatoires. Il y a ceux qui appartiennent au groupe des Satellites, en majorité des jeunes en parcours d'errance qui connaissent par ailleurs la pratique de l'injection, et dont la présence dans le milieu festif alternatif s'articule avec la divulgation de l'injection constatée. Parmi les teufers (Fondateurs et Expérimentateurs), certains pratiquent l'injection à l'occasion, de manière opportuniste pour tester l'effet, en particulier en teknival, et ceux enfin, qui ont une pratique plus régulière alors qu'il y a quelques années seulement, il ne s'injectaient pas. Dans ce dernier groupe, la tendance est aux « vieux », aux trentenaires qui fréquentent toujours le milieu festif alternatif. Si l'on considère ce milieu comme un espace initiatique où la consommation de drogues correspondrait à une forme moderne du rite d'initiation traditionnel, ces personnes de plus de 30 ans qui sont toujours des teufers, peuvent être considérées comme ayant raté leur passage à l'âge adulte ; ils restent alors dans un entre deux problématique à bien des égards.